

LE JOUR, 1948
16 JUILLET 1948

POUR QUE LA VIE AIT UN SENS

Vous entendez le clairon à distance et vous vous dites que les notes martiales que vous apporte le vent vont réveiller quelques torpeurs. Mais non ! C'est le même lourd sommeil, la même indifférence à la vie.

Car ce que nous appelons la vie ne correspond plus en rien à l'exubérance magnifique qui fait le réel et le vivant. Ce n'est plus que cette suite d'habitudes mornes qui nous font aux mêmes heures, aux mêmes instants, refaire les mêmes gestes, revenir aux mêmes détails avec la régularité effrayante des jours. Le moindre changement nous inquiète. Le moindre nouveauté nous tient en haleine. A peine sortis des routines qui nous possèdent nous voulons y revenir comme cet insecte que nous avons, d'une chiquenaude, éloigné de son chemin et qui, mû par un instinct inéluctable, y retourne obstinément.

Et le clairon matinal est devenu lui-même une longue habitude, quelque chose comme le réveil qui sonne et qu'on arrête machinalement d'un doigt qui tâtonne, pour qu'il ne persiste pas dans ce cri aigu qui veut que nous fassions aujourd'hui ce que nous avons fait hier et ce que nous referons demain.

Les hommes de ce temps sont brouillés avec la vie ; ils sont brouillés avec l'extraordinaire bonheur qu'est la vie par rapport à l'immensité du vide et de l'absence ; avec cette palpitation prodigieuse de tout, dans le mouvement éternel.

Et le routier lui-même dont la marche est le but et dont l'espoir est de s'enivrer de découvertes, le routier d'aujourd'hui a comme perdu son chemin.

Nous devenons des machines sans âme, en ce sens qu'une sorte d'abrutissement s'est emparé des hommes, ôtant à l'imagination sa puissance, aux images leurs couleurs, noyant la musique dans la nuit et la raison dans la paresse du préjugé et de l'indifférence.

Peut-être la terre meurt-elle d'être dans cet état de résignation somnolente qui éteint la liberté, qui lui enlève jusqu'à ses songes et qui nous rapproche de la bête dans la mesure où nous nous éloignons de l'ange.

Le goût de se passionner et d'agir qu'est-il devenu ? Et la merveille qui fait de l'homme le possesseur privilégié de l'intuition et le maître de l'intelligence ? Au point où l'on est, tous les clairons ne valent plus un chant d'oiseau, la voix du petit être ailé qui va dansant, d'un arbre ou d'un bosquet à l'autre, et qui ne s'arrête de voler que pour mourir.

Cette génération, écrasée par la matière, on dirait qu'aucune diane ne la réveillera. Elle est atteinte dans son âme. L'aube et le crépuscule ont pour elle la même valeur. Au lieu de s'établir dans la vie comme dans sa conquête elle la fuit.

L'amour de la vie, on ne le trouve plus que chez les marchands d'espérance, ceux-là qui consentent à donner sans rien recevoir et dont le rôle, dans l'apparente immobilité, est de marcher toujours.